

L'ABATTOIR RACONTÉ TOUT CRU



La Vache est le premier roman de Beat Sterchi, qui vit entre la Suisse et l'Espagne. Alexandre Egger

Beat Sterchi » Les Editions Zoé rééditent *La Vache*, le premier livre de Beat Sterchi. Entre reportage et fiction, il raconte crûment l'abattoir, l'élevage, la Suisse.

La violence est partout. Dans le racisme des habitants d'Innerwald, un bled où on se bat au bistrot, où on jalouse la ferme d'à côté, où on ragote à tout-va. A l'abattoir également, dans le traitement des bêtes, démembrées parfois sans être totalement mortes, mais aussi dans le labeur des hommes, parlant crûment, agissant de même. Puis il y a de l'amour, pour les vaches, qu'on élève pour leur lait, qu'on bichonne, qu'on respecte. Surtout chez Knuchel, dont on découvre le quotidien, au travers des yeux de son employé espagnol Ambrosio et de Knuchel lui-même, un peu moins obtus que ses voisins.

La Vache est le premier roman du Bernois Beat Sterchi, sorti en 1983, qui a eu un énorme retentissement. On le comprend. La plume magnifique de l'auteur, vivant entre la Suisse et l'Espagne, n'a rien perdu de sa justesse, comme la traduction de Gilbert Musy, à la saveur si helvétique. Cet indispensable livre est réédité par les Editions Zoé.

Vous avez commencé un apprentissage de boucher. Pourquoi avoir arrêté?

Beat Sterchi: Je suis parti au Canada, j'y ai étudié et j'avais d'autres opportunités. Je n'aimais pas du tout ce métier. Mon père avait une boucherie à Berne et il pensait que je devais la reprendre.

Avait-il aussi un abattoir?

Non, dans les grandes villes les abattoirs sont régionaux.

Mais j'ai travaillé à l'abattoir de Berne, qui était près du Wankdorf.

Etait-ce aussi éprouvant et violent que ce que vous racontez dans le livre?

Dans les années 60, le monde du travail, et particulièrement dans les abattoirs, était plus dur qu'aujourd'hui. Je crois que cela se voit que j'en ai souffert.

On a de la peine à distinguer la réalité de la fiction dans ce récit...

Il n'y a pas de fiction. Je n'écris pas de fiction. Ce sont les personnes que j'ai connues. J'ai changé le nom des personnages, sauf celui d'Ambrosio. La partie concernant la ferme est un peu inventée, mais le reste du livre est un reportage.

«Je crois que cela se voit que j'en ai souffert»

Beat Sterchi

Avez-vous eu envie d'écrire ce livre tout de suite en sortant de l'abattoir?

Non, pas du tout. Au contraire, je ne voulais pas y penser. Je me suis retenu d'écrire pendant dix ans, mais quand j'ai commencé, je me suis rendu compte que j'étais obligé de le faire sur ce sujet.

Pourquoi raconter ces événements dans une fiction très littéraire et non dans un reportage factuel?

Je ne sais pas. J'étais jeune et je n'avais pas beaucoup d'expérience, je pensais qu'il fallait le faire ainsi. C'est ensuite que j'ai

réalisé qu'il s'agissait d'un reportage. Je voulais décrire une journée de travail dans un abattoir. Ensuite, j'ai inventé l'histoire des vaches et de la ferme car je me suis rendu compte que c'était trop dur sinon, qu'on ne pouvait pas le digérer.

Même s'il a trente ans, ce livre entre en écho avec l'actualité et les discussions sur le bien-être animal...

A cette époque déjà, on en parlait, mais pas comme maintenant. Désormais, c'est un peu plus féroce. Mais les gens qui travaillaient dans les abattoirs m'intéressaient autant que les animaux.

Vous brossez en effet autant le portrait des gens que des vaches, très attachantes. Les animaux que vous décrivez ont-ils aussi vraiment existé?

C'est de la fiction mais basée sur des expériences. Mon grand-père avait une petite ferme, près de Berne, où j'allais enfant. Je m'en souvenais. Les noms des vaches aussi, sont inventés, sauf celui de Blösch, qui existe encore pour les bêtes rousses.

D'autres thèmes perdurent, comme la lutte des paysans pour gagner leur vie, le racisme...

Malheureusement, oui. Les nationalités des gens ont changé: à l'époque, les immigrés étaient surtout Italiens et Espagnols. Mais je pense qu'on est moins raciste aujourd'hui que dans les années 60. »

TAMARA BONGARD



» Beat Sterchi, *La Vache*, Ed. Zoé, 475 pp.

BD

ROCHETTE I

Poétique » Jean-Marc Rochette a été un fou de montagne avant de se consacrer à la BD. La faute à une mauvaise chute qui l'a fait passer malgré lui de la verticalité des pentes à l'horizontalité des cases. En 2018, l'auteur français était revenu par le dessin à ses premiers amours sommitaux avec *Ailefroide*, magnifique essai autobiographique et cathartique. Il signe aujourd'hui avec *Le Loup* un nouveau joyau qui célèbre son éden: le massif français des Ecrins. Il imagine un face-à-face impitoyable entre un rude berger solitaire – qui porte ses traits – et un loup malin et revanchard. A qui appartient la nature? Rochette tente d'y répondre en abordant la complexité de la relation homme-animal. Un album somptueux qui fait prendre de la hauteur. » SJ



» Rochette, *Le Loup*, Ed. Casterman.

ROCHETTE II

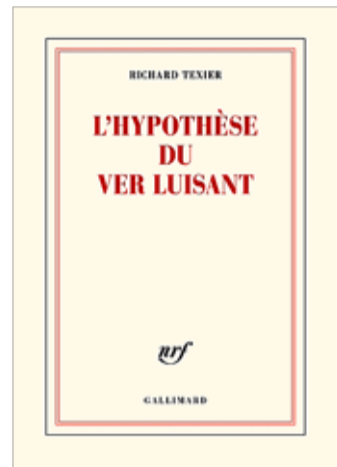
Apocalyptique » S'il se plaît à célébrer la nature, Jean-Marc Rochette veille surtout à pointer les dangers qui la menacent. Avec Job au scénario, il avait dessiné en 1984 *Le Transperceneige*, album glaçant qui racontait le destin roulant des survivants de l'espèce humaine après un cataclysme climatique. Mythique et confidentiel, ce récit d'anticipation est revenu à la lumière après son adaptation au cinéma en 2013 par le Coréen Bong Joon-ho – dernière Palme d'or à Cannes avec *Parasite*. Avec le redoutable raconteur Matz, Rochette en remet une couche en s'attaquant à la genèse de *Transperceneige*. Avec comme préambule une sentence qui ne laisse planer aucun doute sur l'optimisme des auteurs: «La terre est ravagée par un mal qui semble incurable: l'humanité.» » SJ

» Rochette/Matz, *Transperceneige-Exinctions*, tome 1, Ed. Casterman.



LES CHRONIQUES DE L'UNI

Luisante imagination



Richard Texier » «L'Art, peu à peu, s'est imposé comme la seule voie possible. Il m'enveloppait délicatement de son souffle universel. Une audace inconnue gonflait mes voiles, alors qu'une lueur insistante guidait mes explorations.» Cette lueur est le fil conducteur de *L'hypothèse du ver luisant*, dernier roman de Richard Texier, artiste-peintre et sculpteur français. Faute de pouvoir la définir, il raconte des «circonstances où son charme envoûtant s'est brusquement manifesté». Adoptant un regard rétrospectif (et introspectif), l'au-

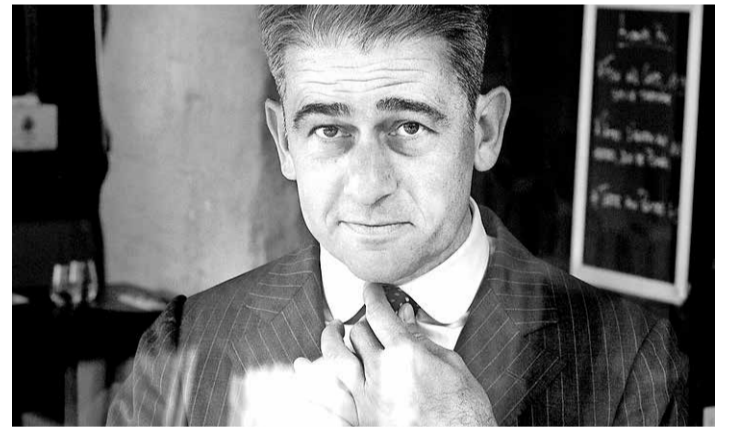
teur dévoile cinq épisodes qui ont influencé sa création artistique. Nous découvrons avec délice sa relation avec ses oncles illustres, la genèse de sa passion pour les pierres, le «jardin enchanté» de la nécropole familiale et les séductions de l'air océanique, un matin de 11 septembre.

Dans ce roman initiatique, Texier traite le réel comme un embrasseur de poésie, magma à sublimer pour le dévoiler dans toute sa beauté. A ses développements ésotériques parfois trop alambiqués, nous préférons son habileté à conter les joies et illuminations de l'enfance, qui marquent l'artiste en gestation. Grâce à une narration en contre-plongée, il redécouvre l'enfant émerveillé qu'il était et déguise les adultes en héros rêveurs et névrosés, tremblants d'humanité.

Déplorant le «dénî de magie» occidental, Richard Texier nous livre un appel à l'émerveillement ainsi qu'une poignante ode à l'imagination dont les grandes personnes manquent cruellement. Ne soyons pas de celles-là, et lisons! » AUDREY MABILLARD

» Richard Texier, *L'hypothèse du ver luisant*, Ed. Gallimard, 192 pp.

Agir pour sauver le monde



Dandy dadaïste, Kerninon revient avec un essai original. Marc Melki

Yann Kerninon » En adéquation avec le monde d'aujourd'hui, le titre du livre de Yann Kerninon nous intime de sauver le monde, mais aussi de sauver la démocratie et de sauver les libertés individuelles. Au travers du récit de la création, des concerts, des projets et de la vie du groupe de fuck metal pingouin Cannibal Penguin, dont le leader n'est autre que l'auteur lui-même, cet ouvrage propose un essai philosophique ludique, léger, original mais toutefois sérieux sur notre histoire et sur notre société.

Sauver le monde s'adresse au lecteur qui a envie d'agir et donne l'exemple. En effet, le texte aborde un extraordinaire foisonnement de thématiques historiques et sociales – l'entrée de Napoléon dans Iéna, l'effondrement de l'URSS, la chute du mur de Berlin, le capitalisme, le communisme, le fascisme, Margaret Thatcher, la liste n'est pas close – qui ne peuvent qu'exciter la réflexion. Le message que vé-

hicule cet essai décalé et singulier par l'enchaînement incongru de thèmes si divers est une invitation à la recherche d'une forme de vérité. Ces différents sujets poussent le lecteur à réfléchir aux événements dans le monde et, tout en lui permettant de prendre position par rapport aux différents réflexions, donne envie d'agir.

Une lecture originale et surprenante qui pousse à l'ouverture d'esprit et donne un exemple d'action pour sauver le monde. «Sauver le monde. Qu'est-ce que cela veut dire? [...] C'est ce que nous voulions faire quand nous étions petits, avant que nous cessions d'y croire, avant que nous perdions notre innocence.» »

TOBIE QUARTENOUD

» Yann Kerninon, *Sauver le monde*, Ed. Buchet-Chastel, 145 pp.



COLLABORATION Le domaine Français de l'Université de Fribourg propose à ses étudiants de s'initier à la pratique du compte rendu littéraire journalistique. En partenariat avec *La Liberté*, ceux-ci se voient offrir un espace dédié où leurs chroniques paraissent régulièrement. LIB